

QUI ÉTAIT MAGDA FONTANGES ?

Régine FABIEN
Angria FOURRIER-DUBART

Dans le cimetière de Pouillé une tombe anonyme réunit les corps de deux êtres qui connurent l'un et l'autre une certaine célébrité malgré le contraste de leur destin : d'une part Jean Corabœuf, artiste graveur, d'autre part sa fille Madeleine, plus connue sous son pseudonyme de Magda Fontanges.

UNE ENFANCE ENDEUILLÉE

Lorsque naît le 10 mai 1905 à La Roche-sur-Yon une enfant prénommée Madeleine, son père Jean Corabœuf, âgé de 35 ans, est déjà un artiste apprécié. Sa mère Antoinette Thévenin, issue d'un milieu bourgeois vendéen, est malheureusement de santé fragile : atteinte de tuberculose elle mourra dès 1912. C'est dire que l'enfant se retrouve orpheline de mère dès l'âge de 7 ans. Comment ne pas tenir compte d'un fait aussi marquant pour le psychisme d'une fillette ?



*Antoinette Thévenin, l'année de son mariage
(Dessin de Corabœuf, 1903, collection privée)*

Refusant le service des taxis il convoque toujours un paysan de Pouillé pour le ramener au village en voiture à cheval ; il veut prendre le temps de retrouver les odeurs et les perspectives de son pays.

Madeleine profite de sa situation d'orpheline et d'enfant unique pour faire céder à tous ses caprices

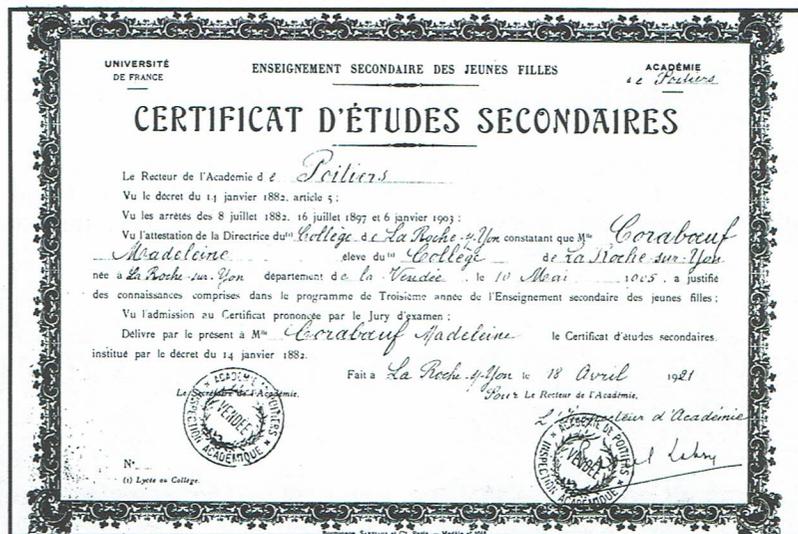
Jean Corabœuf, qui vit dans la capitale, confie son enfant aux bons soins de sa belle-mère, Madame Thévenin. Chaque été Madeleine quitte La Roche-sur-Yon pour passer des vacances à Pouillé chez ses grands-parents paternels qui tiennent le bureau de tabac du village. Quant à l'artiste il fait un retour remarqué au pays natal : en gare d'Ancenis il débarque du train avec sa grosse malle en bois et ses cartons à dessin.



*A Pouillé, Madeleine enfant jouant au cerceau
(Dessin de Corabœuf, Archives Mairie d'Ancenis)*

un père souvent lointain et des grands-parents âgés. La fillette semble douée d'un caractère excessif et précocement affirmé.

A La Roche-sur-Yon l'adolescente suit une scolarité houleuse, se faisant renvoyer de plusieurs collèges et lycées. Sa famille peinée redoute de plus en plus ses frasques et ses colères. On espère sans doute qu'un bon mariage mettra les choses en ordre !



Certificat d'études secondaires (Archives, Mairie d'Ancenis)

UNE FEMME ÉMANCIPÉE



Jean Corabœuf dans son atelier parisien
(Photo, Archives A.R.R.A.)

Dès l'âge de dix-neuf ans Madeleine épouse un assez beau parti : Yves Laferrière, conseiller à la Préfecture de La Roche-sur-Yon. Celui-ci est nommé sous-préfet de Marvejols. Malheureusement la Lozère ne convient guère à une jeune femme dont l'ambition ne semble jamais freinée par le moindre souci des convenances. Que faire dans la plus petite sous-préfecture de France au sein d'une province austère et oubliée ? Madeleine plante là son sous-préfet aux champs et se hâte de gagner Paris.

La ville traverse à cette époque le bouillonnement des années folles : le modernisme explose dans la musique nègre, le charleston, la peinture abstraite...

Ce terrain propice à toutes les audaces et à toutes les excentricités convient vraiment au tempérament de Madeleine Laferrière. Son père, lui, continue sagement son œuvre d'artisan graveur dans son atelier rue Chaplain au cœur du 6^{ème} arrondissement. Son talent de portraitiste lui vaut une grande considération parmi les notables.

La fille profite au mieux des hautes relations du père. Et puis son physique de femme irrésistible lui ouvre bien des portes. D'abord engagée dans le monde du théâtre, elle se lance ensuite dans le journalisme. Elle collabore ainsi au quotidien La Liberté et fréquente les milieux diplomatiques.

Parmi les personnalités qui ont posé dans l'atelier de Jean Corabœuf il faut citer un des hommes les plus célèbres de ce temps : le "pays" Aristide Briand. Pour l'artiste c'est un familier : d'abord il est né à Nantes. Et puis sa mère a vécu à Ancenis. Lui-même conserve dans le quartier appelé Les Plantes une maison-garçonnière de style tout à fait champêtre. Pour Aristide Briand, l'année 1926 apporte la consécration d'une gloire méritée : l'ex-avocat-journaliste, le député-ministre-diplomate, le père de la Société des Nations vient d'obtenir le prix Nobel de la Paix à 64 ans.

Madeleine Laferrière, que la célébrité grise comme un alcool fort, butine dans le mouvement pacifiste. Son métier de journaliste lui permet d'aller à Genève, capitale des nations décidées à s'entendre pour renoncer aux guerres.

Malheureusement ce grand rêve de paix européenne ne dure guère. Après la mort d'Aristide Briand en 1932, la deuxième moitié des années trente fait ressurgir la discorde. Et le destin de Madeleine Corabœuf va suivre la décadence d'une politique aussi trouble que pernicieuse.

MAGDA FONTANGES, OU DE LA VIE AVENTUREUSE A LA VIE AVENTURIÈRE

Madeleine Laferrière-Corabœuf abandonne son double patronyme trop lourd à porter et choisit le nom plus moderne de Magda Fontanges. C'est sous ce pseudonyme qu'elle part en Italie en tant que correspondante du journal Liberté en 1931. Le fascisme règne alors dans ce pays et Magda Fontanges, qui veut devenir célèbre par tous les moyens, réussit, grâce à la recommandation de certains hommes politiques, une interview jugée impossible, celle du "Duce", c'est-à-dire de MUSSOLINI. Ce dernier lui ayant fourni l'article qu'elle cherchait en fait rapidement sa "favorite". Magda est heureuse, elle mène enfin la vie qu'elle désirait. Elle se voit célèbre.

Mais le Duce est volage et se lasse très vite de cette femme exubérante. Magda se cramponne à lui ; elle est jalouse des autres femmes qui l'approchent et lui fait des scènes, si bien qu'elle lasse définitivement son amant.

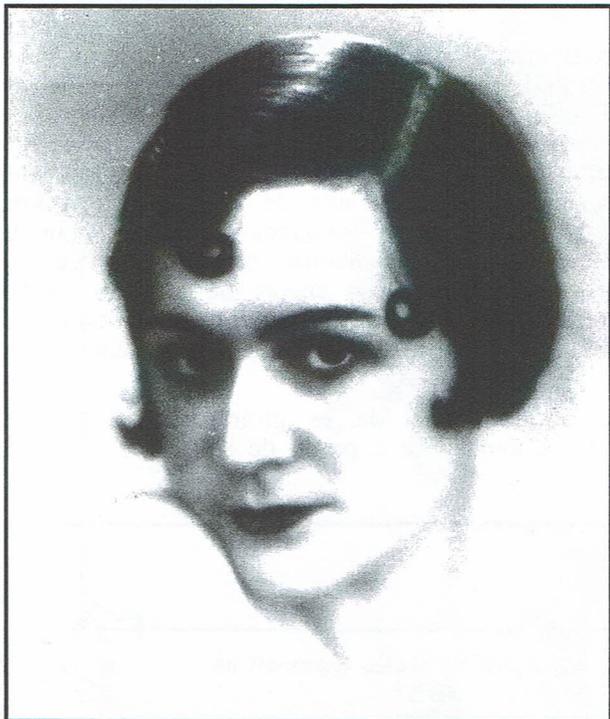
Le comte de Chambrun, ambassadeur de France à Rome lui reproche cette liaison bruyante et scandaleuse. Magda est furieuse et vend, par vengeance, à un journal américain ses souvenirs sous le titre *"J'ai été la maîtresse de Mussolini"*. Le Duce fou de rage la fait expulser d'Italie. Magda croit que son expulsion vient de M. Chambrun et le 17 mars 1937, au soir, en gare du Nord à Paris, elle tire deux balles sur ce dernier. L'Ambassadeur n'est que très légèrement blessé. Elle est arrêtée et condamnée à un an de prison avec sursis et 100 F d'amende. Indifférente aux bruits qui courent à son sujet, au contraire, elle se réjouit qu'on parle d'elle et elle ne se prive pas de donner des interviews et de raconter ses aventures à tous ceux que le scandale intéresse. Elle décide de partir pour les Etats-Unis. Le Quai d'Orsay intervient auprès du Président Roosevelt et elle est refoulée à son arrivée sur le paquebot Normandie.

Lorsque la deuxième guerre mondiale arrive, Magda essaie encore de se singulariser. En 1940 elle gagne l'Allemagne, d'où, à peine entrée, elle se fait expulser. Elle change de direction et essaie de passer en Espagne clandestinement. Franco la fait reconduire à la frontière. Elle est arrêtée à Hendaye et emprisonnée à Bayonne. Elle ne restera pas longtemps en prison car les Allemands la délivrent à une condition : travailler pour l'Abwehr.

Magda accepte et elle s'installe à Biarritz. Elle est engagée par l'Allemagne sous le nom de Hélène 8006, service I.C. mission particulière. Elle est au service du contre-espionnage, ce qui lui plaît énormément. Dans les documents saisis chez son père, on peut lire : *"Je suis au service des vainqueurs : les Allemands, mes amis, mes sauveurs"*.

Dans le même temps, semble-t-il, elle vend à la France des informations sur l'Italie où elle a gardé quelques contacts et à l'Italie des renseignements sur la France. Mais elle donne à l'Allemagne tout ce qu'elle sait sur les deux pays. Elle mène une vie aventurière. Toutefois, dans le Sud-Ouest, on commence à la soupçonner d'espionnage et, en 1941, les Allemands décident de l'envoyer à Bruxelles. Magda voulant toujours devenir "célèbre", et se voyant reléguer à des tâches non reluisantes, essaie de démanteler les réseaux de résistance belge qui travaillent avec les réseaux français. Le nombre de renseignements fournis par elle, fut, selon les Britanniques, l'un des plus abondants de toute l'Europe. Elle ne semble pas heureuse en

Belgique et voudrait, en contrepartie de ses services, obtenir des facilités de vie en ces temps difficiles. Elle est donc envoyée à Marseille, encore en zone libre, en 1942. Après quelques semaines dans cette ville, les Allemands, contents de ses renseignements, la renvoient à Paris où elle se fait aussitôt engager à *"Paris-Soir"*. Sous cette couverture, elle se trouve sous les ordres du Service de Police et de Renseignements dont la Gestapo n'était qu'un bureau, avec une allocation mensuelle de 15 000 F de l'époque. Mais Magda aimant toujours la fête et la vie brillante de Paris, délaisse un peu son *"travail"* ce qui agace énormément la Gestapo qui renonce à l'utiliser. Puis le Journal où elle est employée lui donne son congé. Elle se retrouve donc sans emploi. Elle devient barmaid dans une auberge de la banlieue parisienne puis se rend à Nice où elle demande secours aux Italiens, en les suppliant de *"ne pas laisser dans la misère une ancienne maîtresse de Mussolini"*. Se sentant abandonnée de l'Italie et de l'Allemagne, elle revient à Paris ne sachant pas ce qu'elle va devenir.



C'est à cette époque qu'elle rencontre Lafont, dit : *"M. Henri"*. Il est chef de ce qui a été appelé : *"La Gestapo de la Rue Lauriston"*. Le soir même elle devient sa maîtresse, et par son intermédiaire se remet à travailler pour les Allemands. Magda, ayant toujours ses vues de grandeur, s'entoure de domestiques, reçoit beaucoup et habite avec son amant un logement luxueux. Mais devenant de plus en plus exigeante elle est délaissée par Lafont qui lui a déjà trouvé une remplaçante.

Vivant sur ses économies et sentant que la guerre risque de tourner mal pour ses amis, suite au débarquement des alliés, elle essaie de se faire oublier. En 1944, elle vient se cacher dans le village de son père, à Pouillé-les-Coteaux. C'est là qu'elle est arrêtée le 20 avril 1946. Elle essaie d'échapper aux gendarmes en grimpant sur le toit de la maison paternelle.

Magda Fontanges

(Photo, collection privée)

En 1947, Magda Fontanges comparait devant le tribunal militaire à Bordeaux. Elle est défendue par Maître Floriot. Au cours du procès, elle accuse le gouvernement français de tous ses problèmes et essaie de se disculper en racontant quelques aventures qu'elle aurait eues avec de hauts fonctionnaires et avec des personnalités politiques françaises. Finalement, malgré la défense de son avocat, elle est condamnée à quinze ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour, à l'indignité nationale à vie et à la confiscation de tous ses biens.

Entre ce verdict accablant, prononcé le 20 janvier 1947, et la mort de Jean Corabœuf, survenue à Paris le 6 février de la même année, une quinzaine de jours seulement s'est écoulée. Sans grand risque d'erreur on peut dire que l'artiste de Pouillé est mort de honte et de chagrin, à cause de son *"monstre de fille"*.

En 1952, Magda est relâchée. Elle n'est restée emprisonnée que cinq ans et est assignée en résidence à Melun. Mais se moquant de cette condamnation, elle reste à Paris grâce à la complicité de certains de ses anciens *"amis"* qui, eux, n'ont pas été gênés par la justice. Sous un prête-nom, elle exploite un bar.

En 1954, le 10 décembre, elle est de nouveau arrêtée et emprisonnée à la Petite Roquette pour ne pas avoir respecté les conditions de sa liberté provisoire. Elle comparait en justice au début de 1955. Elle se dit malade et prétend avoir besoin de soins réguliers qu'elle ne peut trouver qu'à Paris. Un docteur vient à la barre donner son avis et confirme que, vu son état de santé, elle ne peut plus subir de détention. Elle est donc remise en liberté provisoire.

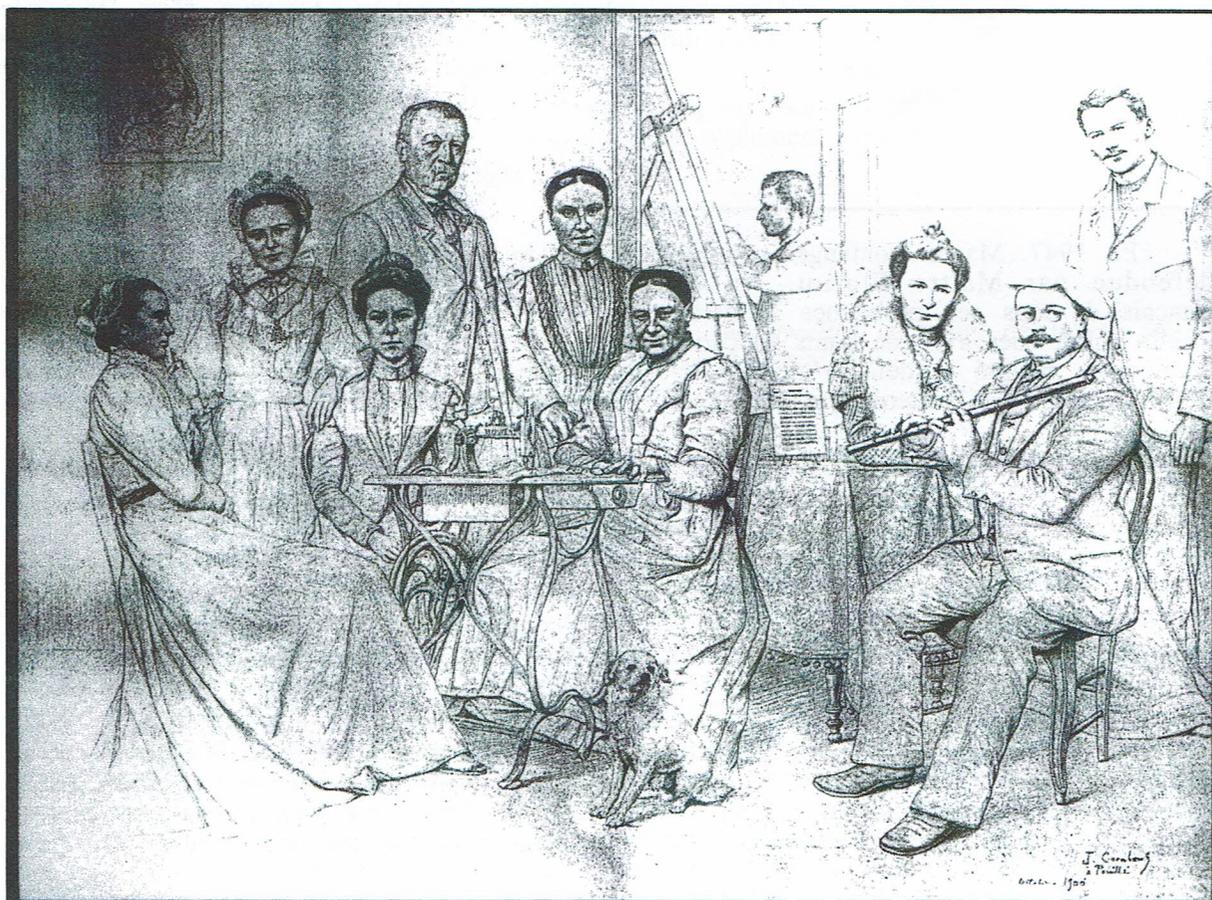
A peine libérée, elle décide de rendre visite à son défenseur Maître Floriot et de l'abattre. Elle commence par voler dans le salon d'attente un tableau d'Utrillo. Prise sur le fait

elle est incarcérée. Examinée par plusieurs psychiatres, elle est reconnue comme paranoïaque en proie à des idées fixes. Son état de démence est jugé un danger pour la société. Elle est donc internée dans un asile d'aliénés en 1955. En 1959, étant reconnue "calmée", après une suite de traitements, elle est libérée et peut revenir dans sa maison de campagne.

MOURIR A GENÈVE

Il est difficile à Magda Fontanges de redevenir Madeleine Corabœuf, difficile à l'ex-mondaine de mener une vie rurale. Ses activités guerrières (!) ont laissé trop de séquelles et l'ont prématurément vieillie. Les habitants de Pouillé se souviennent encore de la jeune fille un peu garçonne qui s'habillait en salopette de travail ou se permettait de rendre des visites sans chapeau et sans bas. Elle n'a plus rien non plus de cette grande femme élégante qui savait porter des toilettes somptueuses avec un chic outrancier. Faute de goût pour survivre, faute de moyens financiers, Madeleine Corabœuf s'habille avec d'anciens vêtements dont la mode paraît surannée. Parfois elle traîne carrément en robe de chambre toute la journée. Sa longue silhouette négligée l'apparente à une sorcière. Elle se vante encore de toujours garder un revolver sous l'oreiller de son lit. Bref, sa présence ne rassure point les habitants du village. On aurait plutôt tendance à la fuir et, sur son passage, les mères cachent leurs enfants.

Pour occuper son ennui et pour retrouver les étapes de sa gloire perdue, Magda Fontanges commence à écrire ses mémoires. Mais la journaliste a perdu de son brio.



Scène familiale chez les grands-parents Corabœuf. Au centre, la grand-mère tailleuse. A gauche, debout le grand-père buraliste. Au fond, de profil, l'artiste graveur. (Dessin de Corabœuf, Archives Mairie d'Ancenis)

En septembre 1960 elle fait part à Joseph Prodhomme, maire de Pouillé, de son intention d'aller faire un voyage à Genève. Sans doute compte-t-elle faire éditer ses mémoires. A demi-mot elle laisse comprendre qu'elle ne reviendra pas vivante de la Suisse. Début octobre la nouvelle se répand que Magda Fontanges est morte : elle s'est suicidée en avalant une grande quantité de neuroleptiques. Pourquoi aller si loin pour se tuer ? se demandera-t-on.

RÉPUBLIQUE
ET
CANTON DE GENÈVE



DÉPARTEMENT
DE
JUSTICE ET POLICE

1702

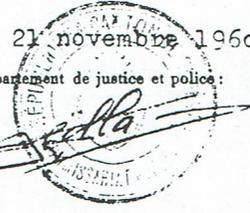
LAISSEZ-PASSER POUR CADAVRE

Toutes les prescriptions légales relatives à la mise en cercueil ayant été observées, le corps de : Madame
Madeleine LAFERRIERE-CORABOEUF
 née le 10.5.1905 orig. : FRANCE
 décédé le : 28.9.1960 à : GENEVE
 par suite de : maladie non-contagieuse
 doit être transporté par : fourgon-automobile
 de Genève à : **POUILLE les COTEAUX** pour y être inhumé.
 (Loire Atlantique)
 Le surveillant du transport de ce cadavre, M. P.F.O.V.G.,

ayant été autorisé à cet effet, toutes les Autorités des districts sur le territoire desquels le transport doit avoir lieu, sont invitées à le laisser passer librement et sans obstacle.



Genève, le 21 novembre 1960.
 Au nom du Département de justice et police:

6. 323.

N'oublions pas que Madeleine Corabœuf ne peut rien faire comme la moyenne des mortels. Son goût de la mystification a joué une fois de plus.

Elle espérait sûrement que son dernier geste lui vaudrait un instant de célébrité. Grâce à son suicide son nom fut évoqué dans la presse internationale. Par ailleurs la Suisse était un des rares pays dont l'accès lui restait permis. Et puis quelques relations amies demeuraient là-bas.

N'était-elle pas partie à Genève aussi pour retrouver le souvenir des grandes années d'avant-guerre, quand la Société des Nations affirmait que les peuples pouvaient s'unir au lieu de se déchirer ?

Ne serait-ce pas aussi pour Madeleine un ultime retour vers une mère qu'elle a si peu connue ? Il faut rappeler qu'Antoinette Corabœuf est morte dans un sanatorium du canton de Vaux...

Quoi qu'il en soit, la vie tapageuse de Magda Fontanges avait cessé ; son corps revint à Pouillé vers la fin novembre 1960 dans la sur le cercueil par le curé

plus grande discrétion. Une simple bénédiction fut prononcée d'alors, Georges Guillou, accompagné d'un seul enfant de chœur.

Ainsi prenait fin ce roman feuilleton de mauvais aloi.■

SOURCES

Ont été utilisés comme documentation deux articles, l'un écrit par Elisa Nouel sous le titre : "Magda Fontanges, Matahari de pacotille", l'autre signé par Jean-Louis Greslé dans le journal Ouest-France du 28 décembre 1990 (Edition Ancenis Chateaubriant).

Nous remercions vivement les personnes qui ont bien voulu nous aider par leurs témoignages :

- Me Claude HENRY et Madame
- Joseph PRODHOMME, maire de Pouillé-les-Coteaux de 1946 à 1971
- Marthe GUÉRIN
- Valentine CERISIER
- Anna et Marcel RIOCHET